

il aurait dû penser que ce canard irait se faire entendre à l'intéressé; ce qui eut lieu immédiatement.

Le Maréchal, qui avait eu déjà bien des échos plus ou moins vagues des accusations qu'on portait contre lui, se fâcha. Il résolut de mettre un terme à ce débordement de lâches calomnies et de brider enfin les langues venimeuses. Il réunit tous les généraux et chefs de corps qu'il avait autour de lui et fit bonne justice des rumeurs et des insinuations dont il avait connaissance. Malheureusement, il n'avait pas assez de preuves matérielles des vilénies du général Douay et ne put sévir à son égard, ainsi qu'il aurait dû le faire, même par devoir envers la dignité dont il était investi.

CHAPITRE XXI

RETOUR en FRANCE. — De MEXICO à VERA-CRUZ

Départ de Mexico. — Premier bivouac. — Puebla et ses souvenirs. — Les Cumbres. — Orizaba. — Le Cerro-Borrégo. — Environs d'Orizaba. — Excursion au Salto de Agua de Tuxpango. — Physionomie d'Orizaba. — Ecoulement des troupes vers la mer. — Le Maréchal se rend à Vera-Cruz. — Paso del matcho. — Liquidation de notre train de campagne. — En chemin de fer. — Incident du pont de la Soledad. Vera-Cruz. — Les Egyptiens. — Reprise de mon service auprès du Maréchal. — Visite du Maréchal à la division navale. — Préparatifs d'embarquement. — Conflit personnel avec le vomito negro. — Embarquement sur le *Castiglione* escortant le *Souverain* portant Bazaine. — Le 12 mars, départ. — Rencontre du paquebot français. — Liberté de manœuvre pour le *Castiglione*.

Lorsque le 16 février 1867 le maréchal Bazaine arriva à Orizaba, je m'y trouvais déjà depuis plusieurs jours et en la nombreuse compagnie de la presque totalité de la colonie française ayant émigré de Mexico, qui attendait là le moment de gagner la côte pour s'embarquer.

En effet, mon départ de Mexico avait été fixé au 1^{er} février avec le dernier convoi précédant la colonne du Maréchal.

Depuis longtemps, chacun faisait ses préparatifs et j'ai déjà indiqué le procédé que j'avais adopté pour transporter ma smalah, mais les dernières opérations d'un départ aussi radical et aussi définitif sont encore une opération complexe surtout quand il comporte un transbordement de tout ce que l'on possède, vif ou inerte, à trois mille lieues de distance. Ce n'est plus un voyage mais une émigration; le coup de la dernière heure est surtout affolant. Quel contraste avec mon départ de France où la mise en mouvement des accessoires de

ma personne s'appliquait uniquement à une tente et deux cantines. Et dire que les sages ont proclamé que « pierre qui roule n'amasse pas mousse » !

Dès le point du jour du 1^{er} février, la maison est en révolution, tout s'agite, se trémousse; les dernières malles voient se précipiter dans leurs flancs toute espèce de choses; et il semble que jamais tout ce qui reste, épars de tous côtés, n'y pourra trouver place. Cependant tout se case et, à mesure que les chariots s'empressent, le vide se fait dans les appartements.

Puis, il faut déjeuner; les voisins, les amis qui restent, viennent épancher leur tristesse et dire des adieux touchants qui, évidemment, seront pour toujours. Ces effusions de sentiments qui sont sincères inspirent des émotions qu'on ne peut dominer.

Les voitures sont attelées, les chevaux attendent sous le porche; les pauvres inconscients croient sans doute qu'ils ne vont faire qu'une promenade! Quelle déception les attend!

Mon fils — il a dix mois — se voit installé avec son Indienne vigilante et dévouée dans son équipage. Ce jeune gars reste bien indifférent aux émotions qui l'entourent; il dort à poings fermés et part sans regrets, sans inquiétudes. Décidément l'homme n'est réellement heureux qu'avant l'âge de raison! C'est peu flatteur pour celle-ci!

Enfin, nous montons à cheval, au milieu des larmes de nos domestiques mexicains, qui ne nous verront plus et nous aimaient d'un dévouement sincère, car nous étions bons pour eux. Nous nous arrachons à tous ces attendrissements pour aller prendre la tête de notre petite colonne et rejoindre ensuite la smalah similaire de la mienne, comprenant la femme et les enfants de mon camarade le commandant de Noue, retenu au bureau politique du Maréchal, et qu'il m'avait confiés pour le voyage. Mme de Noue était une compatriote américaine amie de ma femme, ce qui rendait la jonction encore plus agréable.

Nous nous engageons pour la dernière fois sur le Paseo, qui

n'est plus pour nous la select promenade du sport de Mexico, mais l'amorce de la route de France. C'est à ce moment, qui semble clore tout un passé de charmes, de joies et aussi de peines, que la pensée semble se cramponner une dernière fois à ces souvenirs dont les témoins matériels vont disparaître pour toujours. C'est cette ville, où nous vécumes heureux, où notre enfant poussa son premier cri de salut à la vie, dans cette rue de la Providence dont le nom parut alors être pour lui un présage heureux. Hélas! il était pourtant bien trompeur; depuis longtemps la Providence ne le protège plus! C'est la grande ville que nous quittons, où nous menions une existence large et facile, si différente de la vie compassée, méthodique que nous allons retrouver en Europe. D'autres impressions plus pénibles encore arrêtaient mon esprit lorsque je passai devant le cimetière français où reposaient pour toujours, loin de la Patrie, des camarades d'autrefois, des amis même. Instinctivement, je me découvris et, de mon cœur serré, partit pour eux un dernier adieu, principalement pour deux héros, morts glorieusement, les colonels de zouaves Tourre et Mangin.

Il semble que le hasard ne fut pas seul à choisir le terrain auquel furent confiés, pendant quatre années, les restes de nos braves morts, rapportés à Mexico. Il était sur la route de France. Lorsque toutes nos troupes, quittant la terre mexicaine, défilèrent devant ce patriotique sanctuaire, elles rendirent les honneurs militaires aux frères d'armes qui y restaient et les drapeaux s'inclinèrent.

Enfin, nous sortions de la pénombre mondaine de la capitale et nous nous engageons sur la route où les éléments hétérogènes de la colonne s'acheminaient en désordre vers le point fixé comme rendez-vous, où se rendaient les troupes qui en formaient l'élément principal devant y mettre tout en ordre. Vers midi, nous atteignîmes une petite ville aztèque, au nom étrange d'Ixtlapalapa. Cette vieille cité indienne, établie tout près du grand lac de Texcoco et sur d'anciens terrains lacustres, présente, en raison du voisinage parfois in-

discret des eaux, un aspect des plus étranges; presque toutes les cases d'Indiens sont entourées d'une haute et épaisse levée de terre, bourrelet destiné à les préserver contre les inondations qui parfois couvrent tout le pays voisin des grands lacs.

A notre arrivée, cette localité indéfinissable était aux prises avec une inondation d'un tout autre genre. Elle avait été choisie comme point de réunion, ce que dans la tactique de marche, nous autres, gens de guerre, appelons de nos jours « le point initial » de tous les éléments devant composer le dernier convoi descendant à la côte. Nous la trouvâmes complètement envahie par une foule composite extraordinaire. C'était une migration en règle qui absorbait toutes les ressources de l'habitat et occupait tous les terrains vagues que comportait cet immense village en des campements les plus variés et les plus singuliers. Les allures et le grouillement de ce groupement insolite rappelaient les abords de la tour de Babel. Il y avait de tout dans cette caravane panachée civile et militaire : Français et étrangers, gens de toutes classes, de toutes catégories. C'étaient d'abord des officiers de toutes armes isolés, une partie de l'Etat-major général du corps expéditionnaire, des fonctionnaires des services administratifs, un convoi immense de l'administration, la trésorerie de l'armée portant des millions de piastres, enfin un grand nombre de familles françaises, espagnoles, mexicaines surtout, fuyant les représailles révolutionnaires qui ne manqueraient pas de se produire. Quant à la partie effectivement militaire destinée à protéger ce flot désordonné descendant à la plage libératrice, elle comprenait le 62^e régiment d'infanterie et deux escadrons de cavalerie. Ces troupes étaient campées aux alentours de la ruche humaine, à leur garde confiée.

Dans ces conditions peu hospitalières et si petit que fût mon groupe des deux ménages, il ne restait plus de place pour nous, même sous la voûte céleste. Aussi, en approchant de ce caravansérail... « complet », nous rencontrâmes le colonel du 62^e, commandant de la colonne qui, à la vue

des deux dames qui m'accompagnaient, eut l'amabilité d'exprimer son grand embarras d'avoir à les installer convenablement, et son regret de n'avoir pas été avisé de leur arrivée pour leur réserver un gîte à peu près sortable. Mais je le rassurai en lui annonçant que ces dames préféraient le plafond du firmament aux toits en roseaux pourris, et la verte pelouse aux planches crasseuses et vermineuses des cases des Indiens, qu'en conséquence elles désiraient camper. Aussitôt, je partis en reconnaissance aux abords du village afin de trouver un terrain, vierge de toute souillure d'habitat antérieur, pour y établir un bivouac absolument champêtre. Mes recherches ne furent pas longues; promptement je revins chercher ma tribu. Je l'installai, à la sortie du village, près de la route que nous devions prendre le lendemain, dans une petite et verte prairie, entourée de grands arbres et proche d'une source d'eau vive, le type d'un délicieux et poétique bivouac, auquel la solitude et l'isolement apportaient un charme spécial, en la circonstance. Rapidement, les chariots furent groupés par smalah, les chevaux rivés à la corde, les tentes dressées, et bientôt les feux des cuisines flambèrent joyeusement. Quand on en a la pratique, camper ainsi est la chose la plus simple et la plus prompte. Une heure après l'arrivée, tout était installé, en ordre rangé, comme si depuis longtemps nous habitions ce coin rustique. Les dames avaient quitté les amazones, rafraîchi leurs toilettes et lisaient, étendues dans des fauteuils de voyage, d'une fabrication toute particulière et alors inédite; les enfants se roulaient sur des tapis étendus. En somme, un bout de rocher, une pelouse, des arbres, un ruisseau, tout à l'heure solitaires mais disposés avec l'art de la simple nature étaient devenus un petit monde, tout un poème, et, pour un artiste, un délicieux tableau de genre. Cette première journée s'écoula dans un calme champêtre, en compagnie d'officiers et de quelques Mexicains de choix qui, en flânant, vinrent deviser. Le soir, chacune des deux familles se groupait autour de son foyer pour dîner dans la plus belle des salles à man-

ger, celle d'Adam et d'Eve, mais avec quelques frais de toilette en plus! Puis, une fois la nuit close, les dames grimèrent dans leur roulotte respective, je m'allongeai sous ma tente et, bientôt, dans notre petit domaine on n'entendit plus que le pétilllement des feux expirants.

Le lendemain, au soleil levant, la colonne se mettait en route, cette fois pour marcher sérieusement. Je pris place, immédiatement après l'avant-garde et en tête de l'immense caravane cosmopolite, polyglote et bigarrée qui composait « les passagers ». Nous chevauchions avec nos équipages et, accompagnés par des cavaliers isolés, officiers ou civils, on se livrait à une joyeuse palabre, tout en admirant une dernière fois le panorama changeant des sites pittoresques des hauts plateaux mexicains. Cette première étape sérieuse consacra, *ipso facto*, un certain ordre de marche régulier dans la variété de la composition du convoi, qui, grâce aux soins et à la mansuétude du colonel commandant la colonne, se maintint d'une façon à peu près identique pendant les journées qui suivirent. Il en fut de même pour les bivouacs du soir dont le pittoresque seul variait à chaque étape, n'aboutissant pas à une localité suffisamment importante pour procurer à tout le monde une hospitalité urbaine convenable.

L'arrivée à Puebla fut, pour un grand nombre de voyageurs de la colonne, une source d'émotions rétrospectives jaillissant de tous les points où s'attachaient pour eux les souvenirs divers et si nombreux du drame dont nous avons été les acteurs. C'est avec une étreinte au cœur que je passai au pied de ce majestueux Pénitencier, où j'avais vécu de si durs moments dans la nuit sanglante de l'assaut. Déjà, quelques heures avant, j'avais envoyé, au loin, un regard intéressé vers le clocher de San-Lorenzo où s'attachait un des souvenirs les plus impressionnants de ma vie de soldat.

L'aspect de Puebla et des quartiers si chaudement disputés, où tant de ruines avaient été accumulées, était complètement modifié; je ne retrouvais presque plus de traces de l'affreuse dévastation d'autrefois. Quatre années d'une

végétation puissante avaient suffi pour réparer, d'une verdure jeune et riante, ces terrains saccagés par la guerre. Cependant les hautes façades du couvent de San-Xavier portaient encore, béantes, les immenses et glorieuses cicatrices dont nous avons marqué leurs puissantes murailles.

C'est presque avec regret que je m'éloignai pour toujours de cette ville, à qui nous avons infligé une place importante dans nos fastes militaires et même dans l'Histoire de France, pour y affirmer, une fois de plus, les vertus guerrières de notre race.

Dès le lendemain, en quittant Puebla, à partir d'Amozoc, nous parcourions une voie inconnue pour moi qui avais suivi, pour venir, la route par Jalapa. Elle ne m'offrit aucun intérêt nouveau, tout au moins pendant le parcours monotone du haut plateau, au travers d'immenses plaines souvent dénudées et presque partout hérissées de bizarres mamelons volcaniques.

Après plusieurs jours de marche insignifiante, dépourvue d'incidents et même des charmes du pittoresque, le décor se transforma, au moment de dévaler de ces hautes régions sur les pentes immenses qui les relient aux terres basses et chaudes que baigne le golfe du Mexique. Nous nous trouvions en présence de l'expression orographique grandiose que présentent les gigantesques talus sur lesquels serpentent les innombrables lacets des Cumbres.

C'était, au matin, le pic d'Orizaba qui, tout proche, dressait vers le ciel son chef coiffé de neige, répandant alentour un froid vif et piquant, dans une atmosphère brumeuse qui voilait l'horizon; le vide se faisait à nos pieds. On grelottait tristement au pas tranquille de nos chevaux. Soudain, sous la tiède action d'un soleil de tropique, le voile fragile se déchira, disparut en lambeaux vaporeux et apparut le magnifique panorama qui, de l'altitude de 2.000 mètres où se trouvaient nos regards, s'étendait au loin sur l'azur du golfe du Mexique pour se perdre dans l'infini. Ce fut dans la colonne une explosion de joie bruyante. Et ce qui, bien plus

que le merveilleux spectacle qui captivait nos yeux, émut particulièrement nos cœurs, fut l'apparition de cet Océan, qui devenait pour nous la route de France sur laquelle nos vaisseaux allaient tracer le sentier du retour au foyer natal.

Le 10 février, nous arrivions à Orizaba où nous devions attendre le moment de descendre à la mer. Cette fois, nous abandonnions, pour toute la durée de notre séjour, la vie champêtre afin de savourer les douceurs de celle des citadins. Presque tous les voyageurs officiels reçurent des autorités militaires et municipales des logements chez les habitants. Cette mesure s'imposait, car la ville était encombrée, ainsi que ses environs où campaient la plus grande partie des troupes attendant l'heure de descendre à la mer par éléments successifs, pour embarquer au fur et à mesure de l'arrivée des navires.

En outre, une foule d'émigrants de toutes sortes attendant également les occasions pour gagner Vera-Cruz emplissaient tous les petits logis. Parmi eux se trouvaient bon nombre de Français de toutes conditions, l'Empereur Napoléon ayant donné l'ordre de rapatrier tous nos compatriotes désireux de quitter le Mexique avec l'Intervention. Presque tous ces braves gens, avec leur petit matériel, transportant tout ce qu'ils possédaient, s'établissaient au camp de la Escamela, dans une plaine attenante à Orizaba, où étaient régulièrement campées les troupes françaises.

Dans la distribution des gîtes, je fus particulièrement bien traité. J'étais logé dans une habitation, aussi vaste que confortable, où nous reçûmes une hospitalité large, empressée et donnée avec la plus parfaite cordialité par des femmes dont les frères ou maris avaient toujours été nos ennemis. Ceux-ci étaient absents, se trouvant encore dans les rangs des troupes de Juarez.

Sitôt installé, et après une reconnaissance rapide de la ville, ma première excursion extérieure fut pour le fameux « Cerro Borrego ». Cette antique et rustique montagne, dont le nom « montagne du mouton » révèle le caractère pastoral,

n'était autrefois fréquentée que par les Mérinos espagnols. Elle prit un jour une place glorieuse dans les fastes du premier corps expéditionnaire du général de Lorencez, grâce à la valeureuse initiative du lieutenant Détrie. C'était plus qu'une excursion que j'allais faire, c'était un pèlerinage de soldat.

Je contemplai avec recueillement ce talus presque abrupt, hérissé de rochers et de plantes épineuses, que nos vaillants petits soldats, guidés par le plus intrépide des officiers, escaladèrent dans la nuit sombre, sans crainte ni souci de ce qu'ils trouveraient à son sommet, d'où descendait un murmure de voix inconnues et le cliquetis mystérieux des armes. J'aurais voulu suivre le même chemin qu'eux, bien qu'il me parût impraticable, mais tout était changé. Ce nid d'aigles, presque inaccessible alors, avait été transformé par nos soins prudents. Une voie carrossable escaladait, en lacets repliés, un des flancs de la montagne. A son sommet nous avions construit un fortin que, depuis quatre ans, gardaient nos soldats et où flottaient nos couleurs. Je pris vaillamment cette voie relativement facile et escaladai, à mon tour, sans péril et sans gloire, le Cerro-Borrego.

Ce n'est pas, à proprement parler, une montagne, mais bien plutôt l'extrémité d'un contrefort terminant une des grandes chaînes détachées des assises entassées, sur lesquelles se dresse le Pic d'Orizaba. Le sommet de cet étroit promontoire présente une petite plate-forme, entourée par nos soins d'un bon retranchement, avec une redoute intérieure pour réduit. C'était, depuis quatre ans, la sauvegarde d'Orizaba.

En parcourant cette position d'où on pouvait lapider la ville et les troupes qui s'y trouvaient, je restais confondu par l'imprévoyance, l'incurie dont fit preuve le général de Lorencez, en ne faisant pas même reconnaître ce sommet si dangereux, en ne l'occupant pas pour empêcher qui que ce soit de s'y établir. Comment pouvait-il dormir tranquille sous cette épée de Damoclès?

Je quittai tout rêveur ce Cerro historique, où deux canons français étaient encore en batterie et allaient, dans quelques jours, descendre la garde qu'ils montaient depuis quatre années.

Autour de la ville s'étendait une oasis de sombre végétation, épais maquis savamment ordonné où, chaque matin, j'allais promener mon désœuvrement insolite, sous la feuillée légère des caféiers, sous les fruits d'or des orangers végétant à l'abri des ombrages protecteurs des manguiers, des avocats, bananiers; je foulais des tapis de bégonias toujours fleuris, de mousses tendres et moelleuses, de plantes fragiles, au délicat feuillage, qui font en France la parure de nos serres, de nos appartements même. Je découvrais enfin, dans ces minuscules explorations botaniques, les phénomènes les plus extraordinaires de la végétation dans ces régions bénies du soleil. Ce n'était pourtant, là, qu'une miniature! Il nous fallut rechercher des impressions plus larges, plus empoignantes, dans une nature plus sauvage, plus vierge, que l'homme n'avait pas encore domestiquée. Mais nous dûmes la chercher au loin, dans des contrées moins accessibles.

Le pays ambiant d'Orizaba était un foyer de splendeurs pittoresques, un chaos saisissant de grandeur et de majesté, formé par l'entassement désordonné des soubassements de la chaîne orientale de la Cordillère, soutenant le pic géant d'Orizaba. Ces colosses géologiques échappaient à toute analyse orographique. Ces plans inclinés, ces falaises, ces pics, ces gorges, ces ravins, aux effrayantes profondeurs, recouverts d'une végétation tropicale puissante et infiniment variée, bouleversaient toutes les règles de la genèse terrestre. Dans tous ces désordres des exubérances, au fond des barrancas déchirées, glissent, se fauillent, grondent, des ruisseaux, des rivières torrentueuses, aux cours capricieux et parfois fantastiques, qui bondissent des gradins supérieurs en des cascades gigantesques, se jouant de tous les principes topographiques.

C'est dans ces éléments d'une nature bouleversée, mais

pompeusement parée, que nous voulûmes aller contempler quelques-uns des mystères de la création et recueillir les dernières impressions d'admiration que nous devions emporter de ce riche pays, qui échappait si malheureusement au protectorat de la France. Nous la fîmes, en effet, cette excursion inoubliable en une caravane de touristes audacieux et entreprenants, bien escortée, bien accompagnée et munie de pionniers destinés à nous frayer un passage au travers des obstacles matériels de toutes sortes accumulés par une nature sauvage, inhospitalière. Nous pûmes contempler un spectacle incomparable, impressionnant par son imposante et majestueuse grandeur dans les chutes de Tuxpango, rivière bondissant de mille mètres entre deux montagnes, en un chaos effroyable de cascades vaporeuses et d'un fracas épouvantable, montrant à nos esprits troublés combien l'homme est petit dans le monde, combien est fragile son action matérielle devant la grandeur de la création et la puissance de son génie éternel. C'était, pour nous, l'apothéose des splendeurs de la nature au Mexique.

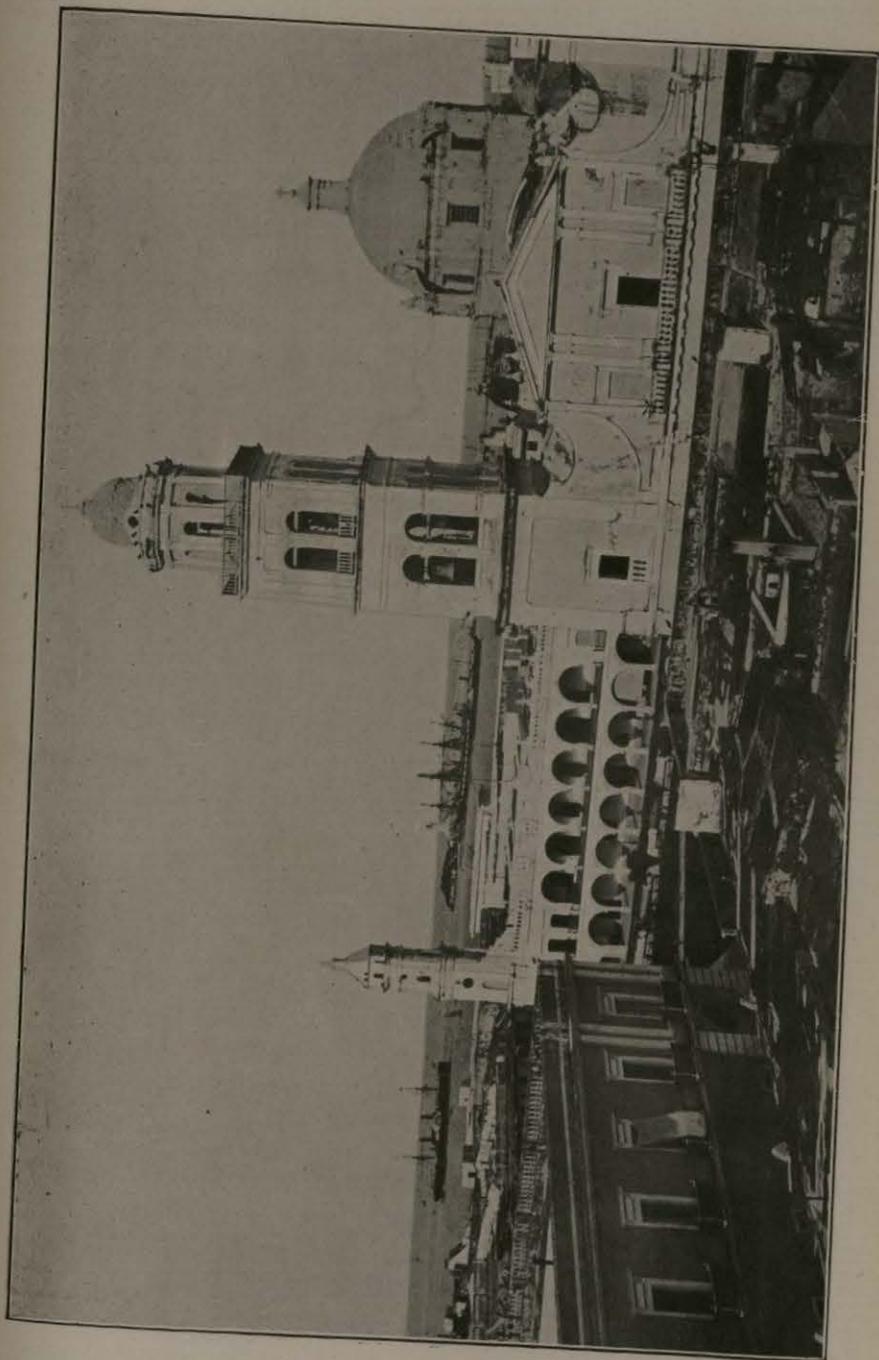
Cependant les troupes de la division Douay opéraient presque journellement leur mouvement sur Vera-Cruz et étaient remplacées à Orizaba par la division d'arrière-garde que venait d'amener le Maréchal, fermant la marche en retraite de l'armée. Les départs quotidiens de tout ce monde rentrant en France donnaient une physionomie étrange à la vie que nous menions à Orizaba, nous qui devions partir les derniers. Cette agitation, plutôt gaie généralement, était assombrie cependant par le spectacle des Français et des Mexicains qui s'éloignaient aussi de ce pays devenu pour eux inhospitalier.

Et puis nous assistions au dernier acte de notre Intervention qui commençait à se jouer et était le plus triste : celui de la liquidation... forcée de tout ce que nous ne pouvions pas remporter en France.

L'administration française des domaines vendait, les militaires vendaient, les civils vendaient, et dans quelles conditions!

Le Maréchal, arrivé le 19 février à Orizaba, y resta jusqu'à ce que les dernières troupes fussent établies en avant de cette ville, échelonnées sur la route de Vera-Cruz. L'embarquement battait son plein. Les bâtiments arrivaient généralement en conserve par deux ou trois. Dès qu'ils étaient mouillés à Sacrificios, la marine télégraphiait et, aussitôt, on acheminait vers la côte une colonne destinée à constituer leur chargement. Ces colonnes se rendaient à pied à Paso del Macho, point terminus du chemin de fer. Là, elles laissaient tout ce qu'elles ne devaient pas emporter, matériel et animaux. Ceux-ci étaient pris en charge par un service des domaines qui, sans tarder, vendait le tout aux enchères, c'est-à-dire au plus bas prix! La troupe montait en chemin de fer, était déposée à Vera-Cruz, quelques heures après, et, généralement, l'embarquement commençait aussitôt. Si la mer était mauvaise, on attendait le moment favorable. En opérant ainsi on évitait l'encombrement et le stationnement en Terres-Chaudes, ce qui diminuait les chances de fièvre jaune dont malheureusement quelques cas s'étaient déjà manifestés. Aussitôt munis de leur chargement, les navires prenaient la mer et s'éloignaient des plages malsaines.

Cette dernière opération de la mise en route en bloc du corps expéditionnaire, si compliquée qu'elle fût, était bien organisée; elle s'opérait régulièrement et sans incidents, lorsque, vers le 26 février, une bande de guerilles, étant parvenue à se glisser entre nos patrouilles surveillant la voie ferrée, put s'approcher du grand pont de la Soledad et y mettre le feu. Ce viaduc, qui permettait de franchir la large et profonde vallée du Rio Jamapa, le cours d'eau le plus important de la contrée, ayant été construit, non pas en maçonnerie, ce qui eût demandé un temps considérable, mais en bois, piles et tablier, était une proie facile pour l'incendie, bien qu'il fût très solidement établi. Dans ces conditions, les malfaiteurs purent mettre le feu à deux piles qui, heureusement, composées de madriers énormes de bois verts et très durs, avaient refusé le feu; les flammes n'avaient avarié que



VUE DE VERA-CRUZ

quelques pièces de la charpente des arches et du tablier. Le Maréchal envoya des renforts d'ouvriers du génie, qui, rapidement, réparèrent les dégâts et la circulation fut rétablie. En marchant avec une prudente lenteur, les trains pouvaient franchir ce passage endommagé; du reste, un poste fut établi pour garder le viaduc.

Le point délicat de tous ces transports aboutissant à des embarquements étant devenu Vera-Cruz, où de grandes précautions étaient à prendre, le Maréchal se décida à s'y établir. Aussitôt après l'alerte du pont de la Soledad, il quitta Orizaba avec une colonne légère, le 28 février, et arriva le 1^{er} mars à Vera-Cruz. Le général de Castagny, resté à Orizaba, avait mission de diriger sur le port tout ce qui restait de troupes échelonnées entre cette ville et le chemin de fer.

Quant à nous, les autres officiers de son état-major, nous partions sitôt après lui, avec un convoi considérable. Nous n'avions que deux étapes à faire et le surlendemain seulement nous arrivions à Paso del Macho, la limite de nos chevauchées au Mexique. Et pourtant, il nous fallut encore coucher à la belle étoile. Dès le point du jour, après avoir porté à la gare nos impedimenta et les quelques chevaux que nous emmenions, je revins faire au domaine la remise du matériel et au dépôt de remonte le versement des chevaux et mulets. Ce fut pour moi une obligation pénible de me séparer de deux fidèles et robustes mulets qui, pendant près de cinq années, avaient vaillamment porté tout ce que je possédais, aussi bien des deux chevaux mexicains qui, durant le même temps, avaient porté ma personne, souvent au milieu des dangers, et, en particulier, mon incomparable petit cheval que j'avais pris à Vera-Cruz même en arrivant sur la terre mexicaine. C'est avec un réel chagrin que j'abandonnai à l'inconnu, à la misère peut-être, cet intrépide serviteur dont j'étais certainement un ami dans son âme de cheval.

Après un déjeuner archi-champêtre, mais ayant le mérite d'être la dernière de nos agapes rustiques, nous montions dans un train démesurément long qui n'inspirait qu'une con-

fiance médiocre dans la rapidité de ses allures. Heureusement, nous partions de 800 mètres d'altitude pour arriver au zéro de la mer. A part les contre-pentes des vallées à traverser, nous devions dévaler constamment. Aussi notre machine, malgré son long tuyau de cheminée en forme de tromblon, se comporta convenablement, tout en nous donnant le temps d'admirer le merveilleux pays que nous parcourions, ce que ne permettraient pas les machines actuelles qui, sans souci du pittoresque, dévorent les espaces.

Cependant, en descendant dans une large et belle vallée, nous remarquions que la vitesse diminuait et que nous nous engagions sur un viaduc, très haut perché sur une large et torrentueuse rivière : c'était le fameux pont du Jamapa, incendié trois jours avant. Nous passâmes lentement, et tout le monde, aux fenêtres, manifestait une certaine inquiétude en voyant, au fond du ravin, les débris des madriers en partie calcinés. On éprouva un grand soulagement en sortant de ce passage peu rassurant. On remontait la contre-pente de la vallée à une très faible vitesse qui nous parut même diminuer à mesure que l'on gravissait la rampe. Le train s'arrêta, la machine siffla désespérément, et enfin nous reculâmes ! Entraînés par la pente, malgré les freins bloqués, nous redescendîmes jusqu'au pont, où le train s'arrêta. Grand émoi, vive inquiétude partout ; la situation se corsait ! Au travers du tablier en partie à claire-voie, on voyait le gouffre sous ses pieds, tout prêt à nous recevoir. Enfin, on obtint une explication qui avait la prétention d'être rassurante, mais ne rassura que fort peu les esprits inquiets. Outre la crainte d'une catastrophe matérielle, on redoutait quelque entreprise des guerilles contre le train en panne, bien que pourtant nous ayions un détachement de troupes. La cause de l'incident, qui pouvait avoir des conséquences graves en la circonstance, était pourtant bien naturelle. Pour passer le pont avec les ménagements que commandait son accident, on dut ralentir et s'y engager lentement ; on perdit ainsi la vitesse acquise à la descente et qui était nécessaire pour gravir la

contre-pente avec un train très chargé. Dans ces conditions, la machine ne put remorquer sa charge jusqu'au sommet de la rampe. Le conflit entre la force et la résistance était engagé. Le chef de train résolut le différend par le jugement de Salomon : il coupa le convoi en deux, rompit l'attelage, et la locomotive emmenant aisément la première partie, la conduisit à la station prochaine, la Soledad, qui n'était qu'à quelques kilomètres, puis revint chercher l'autre moitié. C'était simple et de bon goût, mais pas pour les voyageurs de la deuxième partie qui durent rester pendant près d'une heure sur un pont dont la solidité était douteuse, et contempler avec angoisse le gouffre sur lequel ils étaient suspendus, menacés d'être précipités en bas, surtout au moment où le démarrage produirait un effort auquel les échaffaudages de bois qui nous supportaient ne pourraient sans doute pas résister. Je me trouvais dans cette partie du train peut-être sacrifiée, et eus à rassurer les femmes qui étaient avec nous.

Enfin, notre mise en mouvement s'opéra sans accidents et ce fut avec une satisfaction bien naturelle qu'on se sentit roulant sur la terre ferme ; après quelques heures de retard, le train reconstitué dévalait vers Vera-Cruz où il arrivait dans l'après-midi.

Le débarquement ne fut pas facile. Nous dûmes nous rendre à pied en ville pendant que des chariots emportaient nos nombreux bagages. Avec ma tribu, je fus logé dans un hôtel du quartier de la marine. Je dis : « logé », ce qui est un peu risqué, car nous étions plutôt entassés. Vera-Cruz étant absolument envahie, un grand nombre de familles d'émigrants, ne pouvant trouver des gîtes, s'étaient installées au bivouac sous les « portalès » bordant certaines rues voisines de l'embarcadère et la place de la marine. Les portalès sont des galeries couvertes dans le genre de celles de la rue de Rivoli. On ne peut s'imaginer le grouillement qui se produisait alors dans la ville, en raison des gens et des marchandises arrivant de l'intérieur pour prendre la mer. Je ne connaissais plus cette Vera-Cruz que j'avais traversée cinq

ans avant; elle avait largement profité de notre occupation et du transit constant dont elle était l'objet. Nous l'avions même embellie. A l'extérieur, le Paseo était devenu un merveilleux jardin public; à l'intérieur, la place d'armes était un square délicieux, planté des plus riches essences tropicales, les rues bien dallées et surtout propres, au grand désespoir des zopilotes qui n'y trouvaient plus, dans les ordures, leurs repas quotidiens. Enfin, on ne retrouvait pas ces vieilles ruines pestilentielles de vieux monastère, au sein desquelles grouillait, vivait une population sordide, foyers de misère et de pourriture matérielle et morale. A tous les points de vue, sous l'action de nos gouverneurs militaires, Vera-Cruz s'était enrichie, embellie, purifiée, assainie; elle aurait dû, après notre départ, élever à la France un monument commémoratif de ses bienfaits.

L'impression la plus étrange que j'éprouvai en parcourant la ville me fut inspirée par l'apparition des Egyptiens qui, depuis trois ans, formaient la garnison de Vera-Cruz. Ces noirs enfants de la haute Egypte, à l'appel de Napoléon III, au nom de la France, alors l'amie et presque la protectrice de leur pays, étaient accourus sous son drapeau et, sous le soleil brûlant des Terres-Chaudes du Mexique, y prendre la garde à la place des soldats français que décimait un implacable climat. Aussi, dans le recueil de ces souvenirs, dois-je une parole de reconnaissance à ces amis d'antan, qui nous ont rendu si généreusement un si important service.

Elles étaient superbes ces cariatides d'ébène, drapées de cachemire blanc. Ils étaient imposants ces descendants des guerriers des Pharaons, par leur belle stature, la fierté de leur attitude et la dignité de leur maintien. Ils mettaient un amour-propre jaloux à être admirés par les soldats français; leur façon de saluer les officiers, de leur rendre les honneurs des armes, était d'une éloquence caractéristique profondément flatteuse pour la France.

Aussi, qui donc pourrait nier la probabilité que, trente ans plus tard, plusieurs d'entr'eux inspirèrent les patriotes

Egyptiens, accourus à Fachoda, les bras tendus vers ce drapeau dont ils avaient gardé un précieux souvenir, et qui, après avoir traversé tout le continent noir, venait à eux, guidé par une âme persévérante, patriote, intrépide et porté par le bras inflexible du commandant Marchand, ce vaillant camarade qui, sans doute, plus qu'un autre, devrait être qualifié de « grand Français » ?

Au moment où ils allaient remonter à bord de nos vaisseaux pour regagner leur beau Nil, le maréchal Bazaine les passa en revue et, au nom de la France, de son Empereur, les remercia de leurs services et de leur dévouement.

Dès mon arrivée, je repris mon service auprès du Maréchal, ce qui était d'autant plus nécessaire que plusieurs officiers de la maison militaire et du Cabinet avaient demandé à rentrer en France par les Etats-Unis et venaient de prendre le Packet anglais qui devait les déposer à la Havane d'où ils gagneraient le continent américain. Mon service s'appliqua surtout aux relations du commandement en chef avec la marine et la direction du port qui assurait et réglait tous les embarquements militaires. Il y avait en ce moment, dans les eaux de Vera-Cruz, toute une flotte de grands bâtiments de guerre mouillés à Sacrificios, et dont les mâtures semblaient une forêt émergeant des flots. C'étaient tous des vaisseaux armés en transports, ou des transports de l'Etat. A mesure que quelques-uns de ces colosses reprenaient la mer, d'autres arrivants les remplaçaient. Je retrouvai là presque toutes les belles unités de notre marine qui nous avaient apportés au Mexique.

Peu après son arrivée, le Maréchal avait informé le commandant Cloué, chef de la division navale, qu'il visiterait l'escadre du golfe du Mexique et prescrivait que tous les officiers seraient réunis, au jour fixé, à bord du *Magellan*, frégate amirale, mouillée à Saint-Jean-d'Ulloa. Devaient également s'y trouver les sous-officiers marinières, quartiers-maîtres et matelots des navires présents sur rade auxquels il devait remettre des récompenses. Je devais l'accompagner et

porter les croix et médailles qu'il se proposait de distribuer aux états-majors et aux équipages qui avaient si noblement servi l'Intervention pendant cinq années et qui, s'ils n'avaient pas eu l'occasion de se sacrifier sur le champ de bataille, n'en avaient pas moins lutté sans cesse contre deux ennemis terribles et insatiables : la mer trop souvent déchaînée dans ces parages et le voraito aux atteintes impitoyables, auxquels nos marins avaient payé un trop lourd tribut.

En un matin ensoleillé, le Maréchal, que j'accompagnais avec deux officiers d'ordonnance et le général Osmont, son chef d'état-major, embarqua dans un grand canot bien armé et commandé par un lieutenant de vaisseau. Il gagna rapidement le *Magellan* où il fut reçu avec les honneurs dus à sa haute dignité et à son grand commandement. Tout l'équipage était sur le pont; sur un rang, se tenaient tous les officiers de la division navale. Le Maréchal passa devant leur front, s'entretenant aimablement avec chacun. Puis, ayant passé l'équipage en revue, il se porta devant les états-majors et leur adressa une allocution empreinte du plus émouvant patriotisme. Après avoir rappelé les services que notre marine avaient rendus sur tous les rivages du Mexique et bien souvent sur terre, aussi bien dans les eaux du golfe que dans celles du Pacifique, il remercia les états-majors et les équipages, au nom de l'Empereur, de la France, et en son nom personnel, du dévouement sans borne et de l'esprit de sacrifice qu'ils avaient montré partout, faisant honneur à la marine française. Il réunit tous ceux auxquels il accordait des récompenses et conféra aux élus les croix de la Légion d'honneur et les médailles militaires qu'ils avaient si bien gagnées. Il remit, en outre, des croix de Guadalupe, qu'il avait obtenues de l'Empereur Maximilien. Enfin, il fit des adieux émus et, laissant aux mains du commandant en chef un ordre du jour qu'il adressait à la division navale en quittant son commandement, il remonta dans son canot qui nous ramena à terre, impressionnés par cette cérémonie vibrante du plus pur chauvinisme.

Cependant, l'émission des troupes vers la France se faisait rapidement et le jour approchait où notre dernier homme serait embarqué. Vera-Cruz se vidait et, tous les jours, des vaisseaux reprenaient la mer. Si, matériellement, nous étions encore attachés au Mexique, moralement, nous en étions déjà séparés, car nous ne recevions plus de nouvelles de l'intérieur où toutes les communications se fermaient à mesure que nos derniers soldats s'approchaient de la côte. De Maximilien on n'entendait plus parler. Dans ces conditions, nos esprits n'étaient plus guère tendus que vers la France. Le vaisseau *Souverain*, qui devait porter le Maréchal, venait d'arriver et le *Castiglione*, sur lequel je devais embarquer, était mouillé à Sacrificios. J'allai même à son bord pour y rendre visite à son commandant et reconnaître les conditions d'installation des chevaux du quartier-général, qui m'étaient confiés pour le retour. Je revins de cette petite excursion maritime, très satisfait de l'accueil que je reçus du commandant et de l'état-major du *Castiglione*, et du premier aperçu qui me fut offert de l'hospitalité gracieuse que j'y recevrais avec ma femme et mon fils.

Toutes les phases d'un départ si compliqué pour moi se déroulaient de la façon la plus satisfaisante, lorsqu'un incident, qui faillit tourner au tragique, vint fortuitement brouiller les cartes dans mon jeu. Avais-je reçu un mauvais coup de soleil dans ma traversée de douze kilomètres pour aller à Sacrificios, ou absorbé quelques funestes microbes sur le môle où mon service m'avait retenu longtemps? Je ne pouvais le savoir. Toujours est-il qu'un après-midi, je me sentis envahi par les symptômes caractéristiques de la fièvre jaune. Mon expérience acquise lors de mon premier séjour dans ce foyer de la terrible maladie, ne me laissait aucun doute sur la sûreté de mon propre diagnostic. Aussi cette découverte, sans m'émouvoir autrement, me plongea dans une perplexité bien naturelle. Si, en effet, le mal se déclarait formellement, si j'attendais la crise aiguë de la première attaque de la maladie, il ne m'était sans doute plus possible de m'embarquer,

ce à quoi on se serait vraisemblablement opposé. Que serais-je devenu, abandonné tout seul avec femme et enfant à Vera-Cruz, alors que serait parti le dernier Français? La situation était grave; il fallait à tout prix la vaincre sans tarder et surtout sans rien dire. Je me rendis immédiatement dans l'office d'un pharmacien du pays à qui, fort tranquillement, je déclarai que j'éprouvais les premières manifestations du vomito, mais que j'entendais les dominer d'un coup et être débarrassé le lendemain. Je le priai de me fabriquer, à l'instant, une drogue violente, un remède de cheval, car j'étais de force à le supporter, et qui produirait sur le champ une réaction radicale dans mon état d'incubation du mal.

Etonné, le docte potard m'examina, me questionna, m'impatienta, et, enfin, sur mes injonctions presque impératives, se décida à passer à son laboratoire. Je l'attendis en fumant des cigarettes pour chasser les microbes. Au bout d'un quart d'heure, il reparut portant une fiole avec cette ordonnance verbale : « Rentrez à votre logement, couchez-vous et prenez un quart du contenu; puis, de quart d'heure en quart d'heure, les trois autres quarts; je ne doute pas que la réaction favorable se produise, mais le remède est violent. » Je pris la bouteille et en avalai plus d'un quart. Le pharmacien m'arrêta énergiquement, prétextant que j'allais me tuer, si j'absorbais une dose si forte. Je soldai, revins à mon logis et, prétextant une violente migraine, je me couchai, vidant encore la moitié de ma bouteille. Je ne tardai pas à apprécier la violence de la potion, qui certes n'était pas « calmante ». Il me semblait que tout était en feu dans mon intérieur; je me tordais et eus un moment l'inquiétude d'être empoisonné. Cela dura une heure, un vrai supplice. Puis je sentis mes membres brisés; ma peau, qui était sèche, devint souple et enfin je fus pris d'un accès de transpiration invraisemblable. Je me demandais d'où pouvait sortir tant d'eau, mais je comprenais que j'étais sauvé. Le soir, je dus changer de lit, je n'éprouvais plus rien des symptômes alarmants, mais, pris d'une lassitude complète, je dormis jusqu'au lendemain.

Trop faible pour me lever, je patientai, mais je me considérais comme guéri. Je le fus, en effet, sans autre intervention médicale. Cependant je conservai pendant plusieurs jours une sorte de cholérine qui ne me quitta qu'en mer et fort loin du Mexique, m'estimant encore bien heureux de me tirer à si bon compte d'une aventure qui eût pu fort mal tourner. J'ai toujours regretté d'ignorer la formule du contenu de ma bouteille miraculeuse pour en faire part à mon prochain. C'était sans doute un secret professionnel précieusement gardé par mon sauveur.

Entre temps, l'embarquement du corps expéditionnaire touchait à sa fin et, le 8 mars, il ne restait plus guère à terre que le 7^e de ligne; arrivé le dernier au Mexique, il en partirait le dernier. Ce régiment devait, par moitiés, constituer le chargement du *Souverain* et du *Castiglione*, le vaisseau sur lequel devait embarquer le Maréchal recevant l'Etat-major et la musique, afin de charmer l'oisiveté de la Maréchale, ce qui était fort naturel. Le Maréchal, qui n'était pas encore fixé exactement sur le jour de son départ, prescrivit néanmoins que les deux bâtiments fussent tenus prêts à appareiller au moment où il se déciderait à gagner son vaisseau. Le 9 mars, le 7^e de ligne fut embarqué.

Quant à moi, je procédai au transport à bord du *Castiglione*, des chevaux du grand quartier général et de tous nos bagages. Le lendemain matin, j'embarquai moi-même avec ma petite smalah et me rendis au mouillage de Sacrificios dans une chaloupe à vapeur. Notre installation se fit rapidement et facilement. Ma femme fut accueillie de la plus gracieuse façon par le capitaine de vaisseau Allemand, commandant le *Castiglione*. Nous eûmes, pour logis, une cabine de lieutenant de vaisseau, comprenant deux compartiments; dans l'un fut installé mon fils avec sa bonne, et la pièce la plus importante, quelques mètres carrés, devint la chambre à coucher et le salon du ménage. Cet appartement confortable, sinon vaste, se trouvant dans la batterie haute, était éclairé et aéré par un sabord remplaçant avantageusement

le hublot minuscule qui, lors de mon voyage sur le *Saint-Louis*, ne donnait qu'un mince pinceau lumineux et jamais d'air. En outre, le commandant avait eu l'aimable prévenance de décider que ma femme et moi serions les hôtes de sa table. Nous en inaugurâmes, dès le matin de notre arrivée à bord, la plantureuse hospitalité, car le commandant Allemand ne faisait pas mentir sa réputation d'avoir toujours le meilleur cuisinier de Toulon. Bien que qualifié dans la marine, de vieux loup de mer, il n'en était pas moins un parfait galant homme. Il mit gracieusement son grand salon avec son balcon d'arrière à la disposition de ma femme pour s'y tenir et s'y promener pendant les longues et monotones journées de la traversée. L'existence, ainsi assurée dans des conditions matérielles confortables, promettait de l'être agréablement au point de vue intellectuel et mondain, les hôtes réglementaires du commandant composant un petit groupe select et enjoué dans lequel figurait brillamment le chef de bataillon de Musset, du 7^e de ligne, le parent distingué et digne du grand Alfred, compagnon de voyage aussi gai que spirituel, et surtout un personnage très important à bord après le grand chef, le capitaine de frégate Gazielle, second du vaisseau, vieux loup de mer comme son chef, et, comme lui, comme tous les officiers de marine, gracieux et hospitalier pour les étrangers qui sont à bord, malgré qu'ils les appellent « les éléphants » évidemment parce qu'ils sont encombrants !

Il fallut attendre l'heure du départ, le vaisseau se tenant toujours prêt à allumer ses feux. Cela dura trois jours qui furent bientôt monotones, j'ajouterai peu délirants, car nous étions mouillés tout près de l'îlot de Sacrificios dont on avait fait, depuis cinq ans, le cimetière de la marine. Ce fragment de terre plate, un banc de sable plutôt, émergeant à peine des flots, que ne paraient que quelques massifs de jones et de roseaux, était hérissé de croix tumulaires. Ils étaient lugubrement nombreux nos infortunés marins qui, terrassés par le vomito, avaient payé de leur vie leur séjour sur cette plage funeste de Vera-Cruz. Quelques jours avant

le départ, l'aumônier de la flotte y avait célébré solennellement un service de Requiem et de pieux adieux à nos morts qu'on allait abandonner sur cet îlot désert.

Le 12 mars, dans la matinée, le *Castiglione* reçut l'ordre de se disposer pour l'appareillage. Les feux furent allumés, les embarcations rappelées de terre et vers une heure, le commandant des forces navales mouillées encore à Saint-Jean-d'Ulloa, signala d'appareiller, de sortir des passes et d'attendre, au dehors, le départ du *Souverain*. Enfin, nos ancres dérapèrent et le *Castiglione* se mit en route, se porta au large en face de Vera-Cruz et stoppa. Bientôt nous vîmes les couleurs françaises descendre des mâts de pavillon de l'entrée de la ville et du fort Saint-Jean-d'Ulloa, puis le *Souverain* quitter son mouillage.

Le sort en était jeté ! A cet instant solennel, tous les officiers passagers eurent un moment de recueillement et d'émotion. Il semblait qu'une métamorphose se produisait dans nos existences, que la vie que nous avions vécue pendant tant d'années s'effondrait dans le néant, que nous sortions d'un rêve.

Puis, le *Souverain*, immense et magnifique vaisseau à trois ponts, la plus puissante unité de combat d'alors, rejoignit le *Castiglione* et le doubla. Notre vaisseau salua le pavillon du maréchal de France et se mit en route, suivant à petite distance le bâtiment qui portait Bazaine. A ce moment, à la pointe du promontoire fermant au nord la baie de Vera-Cruz, apparut, venant à nous, un grand vapeur aux couleurs françaises. C'était le paquebot *France* arrivant de Saint-Nazaire. Il marchait à vive allure et passa très près de nous saluant le pavillon du Maréchal et les deux navires de guerre.

On pensait, à notre bord, que le Maréchal allait l'inviter à stopper pour remettre son courrier à une embarcation qui se serait détachée du *Souverain*, car il devait porter des dépêches importantes du gouvernement français ; mais il n'en fut rien. Le paquebot-poste continua sa route vers le port et disparut bientôt derrière le rocher de Saint-Jean-d'Ulloa. Que

s'était-il passé à bord du *Souverain* ? Quelle fut la mentalité qui dicta la réserve du Maréchal. Ce fut un mystère. Il était bien naturel que Bazaine, en un pareil moment, tint à cœur de recevoir les instructions ou dispositions de son gouvernement qui ignorait son départ, le jour où le courrier avait quitté la France. L'opération matérielle, dans la circonstance où la rencontre du paquebot se produisait, était d'une exécution prompte et facile.

Cependant on ne fit rien, et nos deux vaisseaux poursuivirent leur marche vers la haute mer. Nous pûmes constater promptement et avec inquiétude, à bord du *Castiglione*, un des meilleurs marcheurs de son type de vaisseau mixte, que l'obligation de convoier le *Souverain* allongeait d'une façon déplorable la durée de notre traversée, car notre compagnon de route, malgré son imposante majesté, peut-être même à cause d'elle, passait dans la marine pour un « sabot » à marche lente. Heureusement, vers le soir, alors que nous étions sortis des eaux mexicaines et devenus invisibles pour la côte, le *Souverain* signala au *Castiglione* « liberté de manœuvre » pour rentrer en France. Ce fut à bord une joie intense. A l'instar d'un cavalier bien monté, le commandant « rendit la main » et le vaisseau prit son allure normale. En s'éloignant du Maréchal, il salua son pavillon. La nuit vint et nous ne vîmes plus le *Souverain*.

CHAPITRE XXII

DE VERA-CRUZ A TOULON

Traversée. — Passage du canal de la Floride. — Panne dans le Pot-au-noir. — Vache et requins. — Ouragan du 29 mars. — Accidents et blessures. — Scorbut. — Relâche aux Açores. — Quarantaine. — Départ pour l'Europe. — Trafalgar. — Gibraltar. — Arrivée à Toulon, 25 avril.

Six jours après le départ de Vera-Cruz, nous sortions du golfe du Mexique en pénétrant dans le canal de la Floride, entre la pointe sud du continent nord-américain et l'île de Cuba dont nous apercevions la silhouette vaporeuse. Engagés dans le long couloir maritime que parcourt le rapide courant du gulf-stream et naviguant en son milieu, nous ne pouvions découvrir les terres basses qui forment les rivages américains de ce grand fleuve océanique. Le *Castiglione* naviguait sans voiles et, bien que le vent fût défavorable, nous marchions à une allure convenable. Mais, une fois sortis du canal, et marchant dans le nord-est pour nous éloigner de la terre, notre vitesse se ralentit désespérément, si bien que quelques jours après elle devint nulle et le 23 mars, nous restions immobiles, en panne complète, sur une mer inerte. Nous étions entrés dans ce que les navigateurs appellent le « pot au noir », sans doute parce que lorsqu'on s'y trouve paralysé, on y « broie du noir ». Géographiquement, cette région maritime fait partie de la mer des Sargasses. Les calmes atmosphériques y règnent fréquemment et c'est là que les cyclones de l'hémisphère nord de l'Atlantique prennent naissance. Ces météores sortent, en effet, de ces parages